

Liberation

C I N E M A

LEOPARD

CONFERENCE ANNUELLE DU CINEMA A LOCARNO

*Locarno n'est pas seulement une petite ville
aux souvenirs diplomatiques et au charme propre des bords du lac Majeur. Mais aussi
un festival, assez respectable d'ailleurs. Léopard d'or :
« La princesse » du Hongrois Pal Erdöss. Une bonne année pour les myrtilles.*

Sur plusieurs centaines de festivals de cinéma recensés à travers le vaste monde (la liste ne cesse chaque année de s'allonger) Locarno peut se targuer d'une ancienneté, qui en fait le second en date après Venise, (fondé en 1946, Locarno grille Cannes de quelques mois) et de palmarès rétrospectivement honorables, ayant su mettre en lumière des films difficiles mais qui restent aujourd'hui, révéler des auteurs peu ou pas connus. Mais, coincé entre les deux ogres précités, Locarno risque fort d'être réduit aux miettes, malgré une image plutôt prestigieuse, et ne peut guère espérer son salut que de l'aveuglement (qui n'est pas sans exemples) des sélectionneurs de Cannes et de Venise (sans parler des Berlinoisi qui six mois avant ont déjà sérieusement creusé).

Quels sont les atouts de la manifestation tessinoise face à une telle concurrence ? Le cadre (au bord du Lac Majeur — Je ne trouverai pas, hélas, le temps d'une escapade aux îles Borromées) qui n'est pas sans un charme propre et fleuri, un climat qui permet les projections en plein air, traditionnelles ici, une forte participation publique qui déghettoise la chose, et une organisation remarquablement efficace sous la souriante direction de David Sireiff, historien d'art reconverti dans la pellicule.

UN JURY PRODIGE EN RI COMPENSES

Et les films ? La compétition est « réservée aux films de cinéastes débutants, ainsi qu'aux œuvres de jeunes cinématographies nationales ». Ça ne mange pas de pain, et les conditions sont suffisamment vagues pour qu'on puisse voir cohabiter la première œuvre, en 16 mm, autoproduite d'un complet inconnu, voire un travail de fin d'études, avec les produits d'un réalisateur trentenaire japonais qui a déjà quelques succès commerciaux derrière lui, ou de jeunes vétérans du petit écran. Quinze longs métrages étaient en concours, huit surent, pour une raison ou une autre, séduire un jury aussi peu avare de récompenses que d'attendus détail-



« Alexandre » de Jean-François Amiguet

communautaires contrariées, honnêteté et libéralisme, maladresse et ennui). Ce n'est qu'avec le félin de bronze que je rejoins un peu les choix de cet aréopage distingué (comprenant notamment Paul Vecchiali et Adrienne Mancini du Museum of Modern Art) : *Ferestadeh (La Mission) de l'Iranien exilé, Parviz Sayad (producteur de *Stilles Leben* et du *Cycle de ses compatriotes Sahid Saless et Dariusch Merjui, acteur de théâtre et de cinéma fort populaire, scénariste**

certain rythme, pas mal de facilités) tous deux au titre du premier long métrage. Récompensé pour sa photo, *L'Allègement*, de l'Helvète Marcel Schüpbach avec Anne Gaudry, dont je ne saurais rien dire, l'ayant honteusement (?) manqué. Mentions spéciales pour leur interprétation à Siegfried Zimmerschied (qui joue dans *Grenzenlos* de l'Allemand Josef Rödl, drame rural à trouvailles de mise en scène mais surcharge de symbo-

les, écrivait in substance à Cannes poursuite-drague assez bien venue, *Paesaggio con Figure* de l'encore plus jeune (25 ans) Milanais Silvio Soldini (fixation wendersienne à liquider), *Alexandre* du Veveysan Jean-François Amiguet (influence archéosouterréenne, script ingénieux, direction d'acteurs trop lâche, jolies idées de personnages secondaires, sens des lieux, mais tendance au bavardage et à un certain gnangnan — à suivre en tout état de cause), *Rodnik (La Source)* du Soviétique Arkadi Sirenko (indi-

sur le destin d'un de ses compatriotes, réalisateur plein de promesses au début des années 40, empêché ensuite de continuer à diriger ses propres films, et contraint pour survivre d'embrasser une carrière de comédien populaire, qu'il détestait ; pendant les cinq dernières années qui précéderont son suicide, Haufler cherchera en vain à faire aboutir un projet d'adaptation du roman *Der Stumme* (Le muet) d'Otto F. Walter, dont le thème (la recherche par un adolescent du père qui l'a abandonné et que ses brutalités ont rendu infirme) recourait à ses propres drames personnels ; la partie enquête est surprenante, l'idée de faire incarner le jeune muet du roman (lu off par l'auteur) par la propre fille — comédienne — de Haufler ne passe pas l'écran, partie pour l'improbabilité du travestissement, partie pour l'esthétisme « dépouillé » mais bien rebattu des images ; et quel du script de Haufler, à peine évolué ?

UN IMPRESSIONNANT LUSTRE EN VERRE DE VENISE

Hors compétition passaient le soir en première suisse, sur la Grand-Place des films comme *Vivement dimanche* (qui fit l'ouverture en première mondiale) *L'Argent*, *Pauvre la piage*, *Furvo* (décidément à la limite du grotesque, malgré une mise en scène souvent géniale) ou *Dans la ville blanche* (« carte blanche » étant par ailleurs donnée à Alain Tanner qui avait choisi de montrer *Pickpocket*, *Voyage à Tokyo* et *Eventail* Excepté *Christmas* de Lindsay Anderson, entre autres). La Fipresci décernait un prix à *In the King of Prussia* de Emile de Antonio, sur des militants antinucléaires lourdement condamnés aux Etats-Unis et le jury océanographique, tout en se déclarant non entièrement satisfait fit de même pour un film polonois en compétition, *Planeta Krawiec* de Jerzy Domaradzki (que j'ai honteusement (?) séché).

Mais que faisait-elle, dira-t-on, à part se tordre le cou pour admirer l'impressionnant lustre (10 m de haut) en verre de Venise qui orne la